

Dimitra Kolonia

Un sujet courageux, qui a le « choix », qui se sent « libre » *

« Un sujet courageux, qui a le “choix”, qui se sent “libre” », fut la première idée qui m’est venue à l’esprit pour répondre à la question : qu’est-ce qu’un analysant ? Comme je voulais m’appliquer à cette tâche avec beaucoup de sérieux, je m’appêtais à laisser tomber mon idée, avec une grande facilité, voire un léger mépris, car, pensais-je, je n’allais tout de même pas prendre en compte la première idée qui me passait par la tête ! Quelle drôle d’idée vu que le thème de notre séminaire porte sur l’analysant, lui qui est censé dire ce qui lui passe par la tête, en se soumettant à la seule règle fondamentale, celle de l’association libre.

Or, l’intérêt de l’association libre est que, justement, libre elle ne l’est pas. « L’association, il est entendu qu’elle est liée ¹ » par des « conditions que je désignerai rapidement comme celles du cabinet analytique ² », dit Lacan. Intriguée, dans un deuxième temps, j’ai décidé de retenir mon idée comme hypothèse de travail, en remontant son fil pour découvrir avec quoi elle était liée.

Qu’il faille du courage pour ouvrir la boîte de Pandore ³, pour s’affronter au réel et vouloir savoir quelque chose de ce réel, c’est certain. Mais ce qui m’interroge aujourd’hui est plutôt la question du choix, car un sujet qui a le « choix », qui se sent « libre », même entre guillemets, a l’air d’aller plutôt bien, pourquoi serait-il en analyse ?

En suivant le fil de mes idées, je mettrai le choix aux antipodes du fatalisme, dans lequel un sujet peut se trouver au moment où il s’adresse à un psy (psychanalyste, psychothérapeute...). Un fatalisme dû à sa souffrance étant donné qu’il subit ses impasses, ses symptômes, dans lesquels il ne se reconnaît pas et qui de ce fait, croit-il, le dispensent de toute responsabilité, de toute implication.

C’est la rencontre avec l’inconscient, dans le dispositif analytique, grâce à un analyste, qui permet au sujet de sortir du fatalisme ; pas d’emblée, ni

facilement. Certes, si un sujet s'adresse à un analyste, c'est que l'inconscient, il l'a déjà rencontré, il ressent ses effets sur lui, mais il ne sait rien de cet inconscient, il ne peut rien en dire. Car avant la rencontre avec un analyste, un sujet peut imaginer qu'il y a un inconscient, le supposer, le soupçonner, le croire, mais c'est seulement dans ce dispositif, autorisé par l'acte de l'analyste, qu'il peut le déduire, le vérifier.

Ainsi, j'ai été amenée à me demander comment un sujet rencontre l'inconscient dans le dispositif analytique.

L'analyste, par son silence, son refus de répondre, rompt avec l'idée du dialogue ordinaire auquel le sujet est habitué en marquant un au-delà de la parole. C'est une différence essentielle avec les psychothérapies. Ainsi, pour le sujet qui parle et qui ne reçoit pas de réponse, une nouvelle dimension de sa parole apparaît, un écart se creuse, entre ce qu'il pense dire et ce qu'il dit, car « votre discours en dit toujours plus que ce que vous n'en dites ⁴ ». Un espace s'ouvre alors, un espace inaugural car, en dehors de ce dispositif, il ne peut pas être institué.

Mon idée débouche sur deux questions : tout d'abord, comment l'analyste en refusant de répondre peut-il être ce « partenaire qui a une chance de répondre ⁵ » ? Et puis, que serait cet espace inaugural ?

Aussi bien Freud que Lacan mettent le refus (*Versagung*) au premier plan de l'expérience analytique : « Nous analystes, nous n'opérons, et qui ne le sait, que dans le registre de la *Versagung*. Et c'est tout le temps ⁶. » Ce refus vise tout particulièrement la demande. L'analyste, dans la direction de la cure, doit orienter la place du désir par rapport aux effets de la demande, autrement dit, en refusant de répondre à la demande, l'analyste refuse de la satisfaire, laissant le champ ouvert pour que le désir du sujet adienne.

Le champ du désir, précise Lacan à propos de son graphe du désir, se situe entre la ligne du transfert et celle de la suggestion. Pour maintenir ce champ ouvert, il faut maintenir les deux lignes distinctes. « Notre opération est justement abstinente ou abstentionniste. Elle consiste à ne jamais ratifier la demande comme telle. [...] Cette abstention, encore qu'elle est essentielle, n'est pas à elle seule suffisante. [...] Il suffit [que le patient] soit satisfait sur le plan de la demande pour que la confusion s'établisse irrémédiablement entre la ligne du transfert et la ligne de suggestion. Ce qui veut dire que [...] nous tendons à faire se confondre la ligne du transfert avec la ligne de la demande. Nous sommes donc, au principe, nocifs ⁷. »

Mais le sujet qui arrive en analyse n'est pas d'emblée sous transfert et encore moins un analysant. L'abstention, le refus, dont parle Lacan comme

étant essentiel mais pas suffisant, est incapable à lui seul de faire exister le désir, sans le désir de l'analyste et son acte.

Laissé sans réponse, le sujet rencontre l'inconscient en découvrant qu'en parlant il dit autre chose et que ses symptômes disent quelque chose, mais quoi ? Leur sens est insu du sujet ; il leur suppose dorénavant un sens caché, un savoir. Il lui incombe alors de chercher le sens de ses symptômes, de les déchiffrer, et son ignorance accompagnée du refus de satisfaction de l'analyste le pousse vers cette quête de savoir. « Je ne suis pas là, en fin de compte pour son bien, mais pour qu'il aime ⁸ », disait Lacan, et nous constatons à quel point ce nouvel amour, dans la psychanalyse, adressé au savoir, est subversif, par rapport à l'amour du prochain.

L'entrée en analyse est un choix pour le sujet ; il n'est pas obligé de s'y engager. Mais elle ne peut s'instaurer que du psychanalyste, de ce partenaire qui a une chance de répondre, non pas par une réponse quelconque, mais par son acte qui crée les conditions, qui autorise la possibilité. C'est par son acte que l'analyste peut donner support et autorisation à la tâche analysante, à ce que Lacan appelait le « faire du sujet faisant ⁹ », mettant le faire du côté analysant et l'acte du côté analyste.

Ainsi, l'acte de l'analyste vise depuis le début le savoir supposé à l'analysant en devenir et pose l'inconscient comme savoir, comme effet de langage. Et c'est en ce sens que j'entends la phrase de Lacan selon laquelle l'association libre est liée par les conditions du cabinet analytique.

J'aimerais, à ce propos, donner l'exemple d'un sujet qui, trois ou quatre mois après son arrivée, a décidé qu'il pouvait partir car il avait tout dit. Cet argument selon lequel il avait dit tout ce qu'il savait déjà l'a surpris, mais une rupture au niveau du discours est venue plus tard. En continuant à parler il a fait la remarque qu'il parlait comme ça venait. La réponse que c'est comme ça qu'il pourrait parler de ce qu'il ne savait pas déjà l'a amené à déterrer une phrase très importante que sa mère disait, le faisant entrer ainsi dans le jeu de l'association libre.

Si je mets l'accent sur l'importance du refus de réponse, au début de la rencontre avec un analyste, c'est parce que ce refus est une rupture saisissante avec le discours dominant dans lequel baigne le sujet à son arrivée. C'est une rupture avec les savoirs et les valeurs établis, avec tout lien social que le sujet a rencontré jusque-là. Et c'est ce qui distingue fondamentalement l'analyse de tous les types de psychothérapies ou d'autres techniques de bien-être.

L'analyste écoute et l'analysant parle. Il s'agit de deux positions qui ne sont guère équivalentes. Ainsi, sans dialogue, pas de partage, pas de

réciprocité, pas de complémentarité entre analyste et analysant, pas de complémentarité de parole. Seulement disparité. Dès le début, chaque analyse est un travail de séparation entre le sujet et l'Autre ; l'analyste ne se positionne pas comme garant alors que le sujet cherche à se rassurer auprès de lui.

Mais même si ce refus joue un rôle déterminant au début, qui est un moment décisif, il est nécessaire tout au long de l'analyse. Car, si l'analyste refuse de répondre à la demande, c'est parce que ce qui se demande, *ce n'est pas ça*. « N'est-il pas clair que ce dont se fonde le discours de l'analysant, c'est justement ça, *je te demande de me refuser ce que je t'offre, parce que ce n'est pas ça* ? C'est la demande fondamentale, et c'est celle que, à la négliger, l'analyste fait toujours plus prégnante ¹⁰. »

« *Ce n'est pas ça* veut dire que, dans le désir de toute demande, il n'y a que la requête de l'objet *a*, de l'objet qui viendrait satisfaire la jouissance ¹¹. » Le *ça*, du *ce n'est pas ça*, est l'objet *a*.

Or, l'analyste qui occupe cette position de semblant en tant qu'objet *a* fait l'offre de l'objet *a* à son analysant. Offrir l'objet *a* a une face paradoxale de refus, c'est une *offre de refus*, écrit Colette Soler, car « l'objet *a*, qui est l'objet-manque, est le seul objet qu'on ne peut pas perdre ». Cette offre de l'objet *a*, elle la traduit par la formule « je refuse de t'offrir ce que tu me demandes parce que ce n'est pas ça ¹² ».

Mais le *ce n'est pas ça*, qui est « le cri par où se distingue la jouissance obtenue de celle attendue ¹³ », comme nous dit Lacan, n'est-il pas le cri d'un conflit psychique (selon Freud), le cri de la division du sujet ? J'emprunte l'expression à Colette Soler qui parle du symptôme comme le « cri muet » du *ce n'est pas ça*.

L'accueil du symptôme, du *ce n'est pas ça*, n'est pas le même avec un analyste ou avec un psychothérapeute. Le psychothérapeute essaie de le rectifier, de le supprimer, de reconforter et rassurer le sujet, qui n'attend que ça, en lui conseillant à la place, et d'ailleurs à sa place aussi, un « c'est ça normatif » qui vise à assurer le bien-être du sujet en le maintenant dans le bon sens.

Et l'analyste ? Face au *ce n'est pas ça* du sujet, l'analyste est le seul à pouvoir répondre par un refus, par un : *ce n'est pas ça*. On dirait une entente mutuelle, mais... ce n'est pas ça ! Ce serait un malentendu car c'est loin d'être une réponse symétrique, puisque les deux pensent différemment le destin de ce symptôme.

Ainsi, l'analyste n'essaie pas de le suturer, le colmater, il le fait parler en visant son sens, toujours singulier, jamais commun, et sa jouissance.

Autrement dit, il le traite comme une formation de l'inconscient, comme une vérité du sujet, et non pas comme une faute à corriger.

D'ailleurs, le sujet, en arrivant, considère ses symptômes, ses impasses comme des attitudes à faire cesser puisqu'elles se manifestent contre sa volonté, sans soupçonner, dans un premier temps, que même si c'est malgré lui, ce n'est pas sans lui. Ainsi, le sujet arrive avec l'idée de se débarrasser de ses symptômes, puis il découvre qu'ils veulent dire quelque chose et qu'il pourrait se débarrasser d'eux en les déchiffrant. Mais même s'il découvre qu'il y a un savoir caché, il ne sait pas encore que c'est lui qui sait. C'est à la fin qu'il le saura. Il se tourne vers l'analyste et c'est de lui qu'il attend ce savoir. Il découvre la dimension du sujet de l'inconscient, alors qu'il ne connaissait que le sujet de la conscience.

Avec la supposition du savoir, le transfert s'installe et avec l'acte, dans lequel sont impliqués transfert et interprétation, l'analyste, nous l'avons vu, autorise la tâche analysante qui comporte une « foi faite au sujet supposé savoir ¹⁴ ».

Tout ce qui vient déstabiliser son intention, l'analysant le prend dans un nouveau contexte en le questionnant et en lui attribuant valeur d'énigme. Ainsi, quand quelque chose dépasse son vouloir, par exemple le symptôme, il commence à le questionner à partir de sa vérité, et non plus de son intention. Une chasse au sens est lancée, par le biais de l'association libre, qui marque l'ouverture d'un espace où le sujet cherche le sens.

Cet espace, et ainsi nous arrivons à ma deuxième question, est l'espace transférentiel. Lacan prend l'exemple du lapsus pour montrer l'ouverture de cet espace, nécessaire à l'opération analytique. Mais chaque formation de l'inconscient, chaque bévue, chaque ratage, comme manifestation symptomatique de l'inconscient, le rêve, le symptôme, l'acte manqué peut démontrer cette foi faite au sujet supposé savoir.

Cet espace transférentiel, Lacan l'écrit « l'esp d'un laps ¹⁵ », c'est-à-dire *l'espace d'un lapsus*, nouant ainsi l'espace et le temps avec le laps. Cette temporalité du transfert va très bien, me semble-t-il, avec la temporalité du participe présent de l'analysant, qui montre bien le temps qu'il faut pour tout ce *work in progress* qu'est une analyse arrivée à son terme (d'ailleurs, ce n'est pas sans lien avec le thème de notre séminaire de l'année dernière, sur la durée des analyses).

Dans l'exemple que prend Lacan, celui du lapsus, ce qui vient déstabiliser le discours intentionnel du sujet est un signifiant qui apparaît en surprise, comme un accident, en visiteur qui n'est pas invité. Le sujet ne sait ni d'où il vient, ni ce qu'il vient y faire. C'est un signifiant dont il ignore

le sens et c'est justement ce qui ouvre l'espace où le sujet cherchera le sens de ce signifiant insensé, hors sens, en essayant de le mettre dans un circuit en le liant avec d'autres signifiants.

Cet *esp d'un laps* est alors celui de l'association libre, avec laquelle de nouveaux sens surgissent. C'est un exercice auquel l'analysant choisit de se soumettre, Lacan dit qu'il s'agit d'un choix d'abdication, celui de s'éprouver aux effets du langage. C'est en perdant le fil, dans l'association libre, que nous pouvons attraper les phénomènes inconscients.

J'ouvre une parenthèse pour donner l'exemple du rêve qui ouvre cet espace de l'association libre, à propos d'une analysante qui vient consulter depuis plusieurs mois. Très rapidement, elle a commencé à faire des rêves. Pas seulement des rêves fréquents, mais des rêves qu'elle qualifie de très réels, dont, de surcroît, elle se souvient, alors qu'avant de venir me voir elle oubliait ceux qu'elle faisait.

Elle qui essaie de maîtriser son récit pour que des surprises inconfortables ne s'échappent pas, qui hésite encore à accepter que ses problèmes viennent de ses pensées et non pas d'une raison organique, comme elle le souligne elle-même, voilà qu'elle se met à faire des rêves. Des rêves qui arrivent comme des intrus pendant la nuit, dont elle ne peut pas se débarasser, qu'elle supporte très mal et dont elle se plaint, quasiment en les mettant dans la série de ses autres symptômes. Comme au tout début où elle me faisait le bilan de ses symptômes, d'une séance à l'autre, il lui arrive maintenant de faire le bilan de ses rêves.

Elle dit, embêtée : *J'ai encore fait des rêves*, sous-entendu ça continue. Ou quand elle n'en fait pas, elle dit aussi : *Ça va, je n'ai pas fait de rêves*. Mais ça lui arrive aussi de se plaindre de ne pas dormir, tellement ses rêves la fatiguent et la font travailler !

C'est très intéressant, la façon dont ces rêves furent la première voie, pour cette analysante, pour que quelque chose de son récit lui échappe : pas seulement *je rêve et je ne sais pas ce que ça veut dire*, mais, avant ça, *je rêve et ça vient d'un endroit dont je n'ai pas la maîtrise*. Ses rêves comme symptôme, c'est dans ce dispositif qu'ils ont pu se produire, elle me les adresse, elle aimerait les faire taire et en même temps ils la font parler. Qu'elle en fasse ou pas, les rêves la font parler même dans leur absence, ouvrant ainsi le jeu de l'association libre, et donc de l'inconscient, auquel elle se prête malgré ses résistances.

L'analysant, dans cet espace d'élaboration, se perd dans la série de ses associations, il essaie de combiner, de lier les éléments, les signifiants. C'est l'espace de l'*hystorisation*, l'analysant construit, il prend la gomme, il

efface, il écrit, il fabrique une *hystoire*, une fiction, en essayant de donner sens aux événements subjectifs de sa vie. Il attend la vérité qui délivrera le savoir, mais ce n'est pas de la vérité que le savoir viendra, car elle est toujours mi-dite, même si elle peut délivrer le sens du symptôme et celui du fantasme qui soutient le désir du sujet. L'analysant dit ce qu'il croit vrai mais l'analyste sait qu'il ne parle qu'à côté du vrai.

Dans l'actualité du transfert, l'analysant essaie de déchiffrer le sens énigmatique de ses malheurs, il cherche le sens, mais il l'attend aussi, il l'attend surtout, car ce n'est pas tous les jours qu'une trouvaille arrive. L'attente, écrit C. Soler, « est le premier affect de l'entrée en analyse et elle est proche de l'espoir. La frustration arrive dans un deuxième temps, quand l'attente bute sur la déception, la déception quant à ce qui est obtenu. L'attente est une attente que le savoir supposé par le transfert ne devienne avéré. Pas n'importe quel savoir ; le sujet attend un savoir sur ce qui de son être de désir ou de jouissance cause les diverses souffrances symptomatiques. Cette attente s'adresse aussi bien au savoir supposé de l'inconscient, qu'à l'analyste, le sujet supposé à ce savoir. Celui à qui je suppose le savoir, je l'aime et je lui demande donc, outre le savoir, l'amour. L'attente est la modalité temporelle de cette demande ¹⁶ ».

L'analysant, dans cet espace, cherche le sens et en même temps il « j'ouis-sens ». Le sens fuit et il ne suffit pas que l'analyste ne réponde pas, car ce serait une quête sans fin et sans effet sur le réel du symptôme et de la jouissance. Le sujet attend le savoir à travers l'interprétation de l'analyste. Avec l'interprétation qui joue sur l'équivoque, l'analyste vise un effet de bascule dans l'effet de sens, vise un trou dans le sens.

L'analyste tranche, dit Lacan, « ce qu'il dit est coupure, c'est-à-dire participe de l'écriture, à ceci près que pour lui il équivoque sur l'orthographe. Il écrit différemment, de façon à ce que, de par la grâce de l'orthographe, d'une façon différente d'écrire, il sonne autre chose que ce qui est dit, que ce qui est dit avec l'intention de dire, c'est-à-dire consciemment ¹⁷ ».

J'aimerais ouvrir une petite parenthèse, même si ce n'est pas mon propos aujourd'hui, pour dire que la tâche analysante ne se termine pas sur le seuil du sens et de la vérité, c'est-à-dire sur le seuil de l'espace d'un lapsus et de l'association libre. Michel Bousseyroux écrit que « l'interprétation, en cassant le fil du signifié, en contredisant le sens, vise la réduction du symptôme au réel hors sens de la jouissance ¹⁸ ».

Au début d'une analyse, le sujet ne se reconnaît pas dans ses symptômes, il arrive avec un *ce n'est pas ça* et à la fin il peut partir avec un *c'est ça, c'est moi*. Non pas parce que le symptôme a disparu, comme il l'a espéré

au début. Mais parce qu'il peut s'y reconnaître, ayant localisé la jouissance de son symptôme comme étant la sienne.

Lacan disait que « la psychanalyse ne consiste pas à ce qu'on soit libéré de ses *sinthomes*, mais [...] consiste à ce qu'on sache pourquoi on en est empêtré ¹⁹ ». En quoi alors un analysant se sentirait « libre », pour reprendre le troisième terme de mon idée de départ ?





















Je crois qu'il y a un certain ressenti de « liberté », pour un analysant, chaque fois qu'un petit pas de séparation s'effectue entre lui et l'Autre. À la fin d'une analyse, le sujet, allégé par la jouissance mortifère de son symptôme, débarrassé de son assujettissement à un Autre (l'analyste inclus) qui ne donne plus aucune garantie, car le sujet ne la cherche plus, peut dire « ouf ! », comme l'énonçait Rosa Guitart-Pont lors d'une précédente séance du séminaire, et sentir, j'ajoute, une certaine forme de « liberté ».

Une certaine « liberté » peut aussi émaner d'une certaine position de choix. Le choix est une voie, il me semble, qui s'ouvre grâce à l'analyse et qui permet au sujet empêtré de décider autrement et d'être plus acteur de sa vie car plus orienté grâce au savoir acquis, bien que partiel.

Le choix concerne l'analyse elle-même et il se renouvelle tout au long du chemin. Le choix d'entrer, de poursuivre, et puis le choix, d'un ordre éthique, qui concerne la position que chaque sujet a à prendre vis-à-vis de ce réel qu'il découvre à la fin d'une analyse ne pas avoir choisi. Bernard Nominé le rappelait lors de la discussion de notre séminaire en décembre, il n'y a aucun choix sur la jouissance de son symptôme.

Mais, face à ce réel, cette jouissance, le sujet a à prendre une position. Cela implique, il me semble, une sorte de choix et une marge de manœuvre pour le sujet. Car tenir compte de l'impossible, tenir compte du fait qu'il ne peut pas se déprendre du réel, peut constituer une certaine « liberté ». « Liberté » car le sujet n'est pas à la merci de son inconscient, il le vérifie à la fin de l'analyse et il peut sortir définitivement de son fatalisme éventuel.

Mots-clés : refus de répondre à la demande, « ce n'est pas ça », l'esp d'un laps, espace transférentiel.

-
- *  Intervention au séminaire EPFCL, « Qu'est-ce qu'un analysant ? », à Paris le 12 mai 2016.
1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 130.
 2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 62.
 3.  *Ibid.*
 4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 18.
 5.  J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », *Scilicet*, n° 5, Paris, Seuil, 1975, p. 16.
 6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 2001, p. 382.
 7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, *op. cit.*, p. 429-430.
 8.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, *op. cit.*, p. 25.
 9.  J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, inédit, leçon du 6 décembre 1967.
 10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, *op. cit.*, p. 92.
 11.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 114.
 12.  C. Soler, « Pertes et profits », *Mensuel*, n° 14, Paris, EPFCL, mars 2006.
 13.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, *op. cit.*, p. 101.
 14.  J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, inédit, leçon du 7 février 1968.
 15.  J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.
 16.  C. Soler, *Les Affects lacaniens*, Paris, PUF, 2011, p. 121-126.
 17.  J. Lacan, *Le Moment de conclure*, inédit, leçon du 20 décembre 1977.
 18.  M. Bousseyroux, « Dénouement », *Wunsch*, n° 13, p. 39.
 19.  J. Lacan, *Le Moment de conclure*, inédit, leçon du 10 janvier 1978.